ton d'aimable enjouement que Catherine interroge le roi l'année d'après, lui demandant s'il est vrai, comme on le dit, qu'il se propose de faire marcher ses troupes en Finlande pour de là « les mener souper à Pétersbourg ». Mais la rupture prochaine est déjà dans l'air. Gustave, à qui le cabinet de Versailles a beau prodiguer des conseils de sagesse, écrit « qu'il faut une guerre pour caractériser un règne ». Il saisit l'occasion favorable que la seconde guerre turque semble lui offrir. On sait le reste. De 1788 à 1790 les hostilités se poursuivent sur mer — et sur le papier. Catherine y dépense des flots d'encre. Le traité de paix du 14 août 1790 n'arrange pas encore tout à fait les choses. Catherine n'est réconciliée qu'à moitié avec un adversaire qui est sorti un peu plus qu'à moitié vainqueur de la lutte, et trouve à redire au costume dans lequel Gustave paraît dans un *temple de l'amitié,* « construit à la hâte », raconte Langeron, « avec trois ou quatre sapins, décoré de son chiffre et de celui « de l'Impératrice et gardé par quelques soldats de ses gardes « déguisés en Bacchus barbouillés de lie de vin ». Le costume est agressif en effet, même pour des yeux habitués à ceux du prince Patiomkine : un habit court à la suédoise, bordé sur « toutes les tailles, trois fraises de dentelles et trois rangs « d'épaulettes dont le dernier descend jusqu'au coude; un « pantalon de soie très juste, mi-partie jaune et bleu, des bro- « dequins, les immenses éperons de Charles XII, l'épée de ce « héros suspendue à un énorme baudrier, deux écharpes, tous « ses ordres par-dessus son habit, et, pour achever sa toilette, « un chapeau de paille jaune, traversé par une énorme « plume bleue ».

Pour raccommoder tout à fait la grande souveraine avec ce « roi habillé en arlequin », il faut la campagne antirévolutionnaire de 1792, et le besoin que celle-ci lui impose de faire flèche de tout bois pour y figurer honorablement sans déranger ses affaires en Pologne. Et la voici revenue aux fraternelles caresses de la première heure, cajolant à l'envi et flattant le semi-héroïque, semi-burlesque héritier de Charles XII, surexcitant son orgueil et sa fièvre, lui faisant « remonter la Seine », en rêve, « sur des chaloupes canonnières ». Le coup de pistolet d'Ankastroëm (16 mars 1792) met fin à ces promenades imaginaires.



## II

Ni empereur ni roi, le prince de Ligne a droit pourtant à une place d'honneur dans cette galerie. Pour bien même la marquer, c'est encore un livre à part qu'il faudrait. Peut-être est-il à faire. Catherine devait goûter singulièrement la société de ce cosmopolite doué précisément du genre d'esprit et du genre de séduction auxquels elle était le plus sensible. « Il y a ici », écrit-elle à Grimm en septembre 1780, « le prince de Ligne, « qui est des êtres les plus plaisants et les plus aisés à vivre « que j'aie jamais vus. Voilà bien une tête originale qui pense « profondément et fait des folies comme un enfant. » On le lui gâte un peu, en 1787, en l'envoyant au quartier général de Patiomkine « faire l'espion », comme elle le dit crûment, alors qu'il s'attendait « à recevoir l'ordre de prendre Belgrade ». Mais il est le premier à se sentir et à se dire déplacé dans ce rôle, et, la poste aidant, il n'a pas de peine à plaider victorieusement sa cause. Sa correspondance avec Catherine n'a pas encore été publiée entièrement, et c'est grand dommage. Quelques-unes de ses lettres, qui n'ont paru jusqu'à présent que dans une publication russe, sont des plus curieuses et des plus instructives pour l'étude du personnage. Celles du mois d'octobre 1792, notamment, écrites au lendemain de la mort d'un fils tendrement aimé, éclairent d'un jour particulièrement vif cette physionomie de courtisan par excellence : le père, douloureusement et sincèrement ému sans doute, n'y paraît pas un seul instant; on y chercherait vainement un cri du cœur; l'homme de cour est toujours en scène et fait des phrases, toujours les mêmes : « Je n'écris pas à Votre Ma-

« jesté Impériale; je m'adresse à un être céleste... Pourquoi « n'est-il pas mort sous les murs d'Ismaïl? Pourquoi ne suis-je « pas tombé moi-même sous les murs d'Otchakof? » Et ailleurs : « Comment exprimer ma reconnaissance à Votre Ma- « jesté Impériale pour les fleurs dont elle a daigné recouvrir « la tombe de mon pauvre Charles... Qui mérite l'éloge « mieux que Trajan a qualité pour prononcer des oraisons « funèbres... Votre Majesté est un vrai Bossuet, un vrai « Robertson. » Rien n'y manque, pas même les compliments à l'adresse de Platon Zoubof!

C'est en qualité de « jockey diplomatique » que l'aimable homme prétendait avoir suivi en 1787 le voyage de Catherine en Crimée. Le comte de Ségur, qui y figura comme représentant de la diplomatie officielle, y fit plus grande dépense de madrigaux et de bouts-rimés que d'offices de chancellerie. On n'avait guère chance d'être bon diplomate auprès de Sémiramis qu'à ce compte-là. C'était son goût et aussi sa méthode — car les habiles convertissent volontiers en moyens d'action et en ressources leurs penchants naturels et jusqu'à leurs faiblesses — de traiter légèrement les sujets graves et de donner un tour plaisant aux négociations les plus épineuses. Le sérieux avait son tour — à l'heure de l'exécution, où l'on ne plaisantait plus. C'est ainsi que se fit le partage de la Pologne : Catherine badina avec le prince Henri, marivauda avec Frédéric, mais, le moment venu, Kretchetnikof reçut des ordres précis, où il n'y avait plus ombre d'agrément, et la malheureuse république, prise à la gorge, étouffait sous l'étreinte brutale d'un soudard.

« Je ne suis pas étonnée de la réputation de M. de Ségur », écrivait l'Impératrice au lendemain de l'arrivée à Saint-Pétersbourg, en 1785, du jeune et brillant négociateur sur lequel le cabinet de Versailles avait réussi à mettre la main; « il me « paraît qu'elle est bien acquise, et assurément c'est ce qu'il y « a eu de mieux jusqu'ici dans ce pays de chez vous. Il est dif- « ficile d'être plus aimable et d'avoir meilleur esprit. Il paraît « se plaire avec nous, et il est gai comme un pinson. Il nous a



« fait vers et chansonnettes. » Sur une colonne de marbre, au parc de Tsarskoïe, se laisse voir encore aujourd'hui un échantillon de la verve poétique du joyeux diplomate, consacré au souvenir de la charmante *Zémire*, — une levrette, — dont la perte causa à Catherine un si vif chagrin et qui n'aurait pas dû être enlevée à sa tendresse, car les dieux

Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Ségur ne fit pas seulement des vers et des chansonnettes, et, aux prises avec les charges, les soucis et les habitudes classiques du métier, sa muse se ressentait parfois de cette fâcheuse commixtion, comme dans ce portrait très flatteur, mais assez peu réussi, de Catherine elle-même :

Je veux en peu de mots peindre un grand empereur;
L'entreprise est facile en paraissant hardie :
Son cachet fournira les pinceaux, la couleur;
Sa devise peindra son cœur.

Elle triomphait surtout dans les bouts-rimés. Ceux composés sur les quatre rimes : *amour, tambour, frotte et note,* fournies par l'envoyé anglais, Fitz-Herbert, sont justement célèbres :

D'un peuple très heureux Catherine est l'*amour;*
Malheur à l'ennemi qui contre elle se *frotte;*
La renommée aura pour elle son *tambour;*
L'histoire avec plaisir sera son *garde-note.*

Tout cela s'improvisait entre deux promenades sous les ombrages de Tsarskoïe ou entre deux relais sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou. Car Catherine eut l'humeur voyageuse de 1785 à 1787, et c'est en l'accompagnant à travers les déserts du vaste empire que Ségur dut faire ses débuts et soutenir sa réputation d'homme d'esprit, d'homme du monde accompli et de diplomate avisé. Il fit honneur à sa tâche et ne tarda pas à recueillir le prix de sa vaillance. Admis aussitôt après dans le cercle intime de l'Ermitage, il n'eut pas de peine

à devenir la joie et l'ornement de ces réunions, où son collègue de Vienne, Cobenzl, n'apportait guère que la distraction de ses ridicules, où Léon Narychkine doublé par Matrena Danilovna, la *folle* de cour, arrivait à épuiser promptement son répertoire de bouffonneries grossières, et où faisaient nombre surtout les courtisans du type mis à la scène par Griboïedof, vieillards goutteux et cacochymes, risquant pour divertir la souveraine de se casser bras et jambes, à l'exemple du comte Stackelberg, en s'essayant aux gambades folâtres dont Narychkine leur donnait le signal.

Le voyage de Crimée devait consacrer la faveur du nouveau venu. Peut-être le courtisan l'emporta trop chez lui, cette fois, sur l'homme politique. Ségur regarda Catherine et les pays nouveaux qu'il dut parcourir à ses côtés avec les yeux d'un amoureux. Il demeura convaincu — ses *Mémoires* en font foi — qu'il n'y avait pas de pauvres en Russie, et que la condition des serfs y était digne d'envie. C'est tout au plus si, en écoutant, sur le Dnieper, les chants mélancoliques des *bourlaks*, conducteurs de barques, il en arrivait à y percevoir quelques traces du long esclavage imposé à la « libre tribu des Scythes « primitifs ». Il lut pendant ce voyage quelques-uns des écrits de Catherine et leur témoigna une juste part d'intérêt; mais il ne parut même pas s'aviser de l'existence d'une littérature russe autre que la sienne. Le rayonnement de l' « étoile du Nord » obscurcissait pour lui tous les objets placés en dehors de sa sphère lumineuse. A Kief, sa muse s'éveilla encore, et une inscription placée au bas du portrait peint par Chebanof — un serf du prince Patiomkine — lui valut les plus aimables sourires de Sémiramis :

. . . . . .
Si le sort n'avait su lui donner un empire,
Elle aurait eu toujours un trône dans nos cœurs.

En 1789 seulement, cet accord parfait de la souveraine et du diplomate, se traduisant jusque dans les poétiques harmonies, est brusquement troublé. A qui la faute? Il est malaisé de le dire. La dissonance se produit sur le thème scabreux des



idées révolutionnaires; mais deux ans plus tôt l'harmonie était parfaite même sur ce point : Ségur se disait l'ami de La Fayette, et Catherine invitait La Fayette à le rejoindre à Kief! En 1789, Ségur demeure fidèle à ses anciens sentiments; il adresse au commandant de la garde nationale des lettres exprimant un enthousiasme dont rien n'a encore diminué la chaleur, et Catherine, qui les lit dans son *cabinet noir*, s'étonne : « Un ministre du Roi peut-il écrire ainsi? » C'est peut-être qu'elle a la vue plus longue, et le moment est déjà proche où Ségur sera sans doute des premiers à lui donner raison. Aucun sentiment de malveillance, d'ailleurs, quoi qu'on ait dit, ne se mêle, à cette heure du moins, aux réserves formulées par la souveraine; et dans les réflexions qui lui sont suggérées à ce sujet il y a plus de tristesse que d'aigreur. « Je ne doute nul- « lement de la façon sincère de penser à mon égard du comte « de Ségur », écrit-elle à Grimm; « c'est un homme d'honneur « et de probité qui pense noblement. » Deux ans plus tard, appelé à recueillir la lourde succession du diplomate, en qualité de chargé d'affaires, Génet s'inscrit encore en faux contre « les bruits absurdes » qui ont été répandus à Paris au sujet de la disgrâce encourue par son prédécesseur auprès de l'Impératrice, et qui n'ont excité à Saint-Pétersbourg que « la pitié » des gens bien informés et « l'indignation de Catherine ». Mais, cette fois, il se trompe ou veut tromper, car sa dépêche qui est du 31 mai 1791 a été précédée sur la route de Paris par cette lettre de Catherine à Grimm qui est du 2 mai de la même année et où nous lisons : « Il y a un homme à qui je ne « puis pardonner ses fredaines : c'est Ségur. Fi donc! il est « faux comme Judas, et je ne m'étonne nullement que per- « sonne en France ne l'aime. Faut avoir un avis dans ce monde, « et qui n'en a pas se fait mépriser. Quel rôle jouera-t-il vis-à- « vis du Pape? Celui qu'il joue vis-à-vis de moi en partant « d'ici après qu'on lui avait frotté sous le nez tous les axiomes « de l'ancienne chevalerie française, après l'avoir fait conve- « nir qu'il était au désespoir de ce qui arrivait, venu à Paris, « qu'y fait-il?... »

Ségur était-il convenu tant que cela de la fâcheuse tournure des événements parisiens, on peut tout au moins en douter. Il n'avait quitté son poste que par impatience de se jeter, là-bas, dans la mêlée. Mais, d'autre part, ne sachant ce qu'il en adviendrait et de la Révolution et du rôle qu'il se proposait d'y jouer, il n'avait demandé qu'un congé de quelques mois; il s'était déclaré prêt à reprendre le chemin de Saint-Pétersbourg au premier signe, « en simple courrier », et, pour cette raison seule, les paroles d'adieu qu'il met de son côté dans la bouche de Catherine et où, flétrissant le mouvement révolutionnaire, elle exprime le regret de l'y voir associé, ne paraissent pas davantage vraisemblables. Il est probable qu'on a dû éviter, de part et d'autre, de s'expliquer aussi clairement. Les événements ont ensuite parlé pour tout le monde. Le mouvement auquel Ségur brûla d'envie de s'associer l'emportait bien vite beaucoup plus loin qu'il ne s'y attendait et que Catherine ne pouvait le prévoir elle-même, et le forçait en effet à des compromissions et à des équivoques auxquelles il eût certes répugné quelques mois plus tôt. « Chez les uns », écrit encore la souveraine en causant avec Grimm, « il se fait passer « pour démocrate, chez les autres pour aristocrate, et finit par « être un des premiers à courir à l'Hôtel de ville pour prêter « ce beau serment; après quoi il va à Rome, apparemment « pour présenter au Pape la figure d'un excommunié *ipso* « *facto!*... Nous avons vu arriver ici le *Comte de Ségur :* il re- « traçait l'idée de la cour de Louis XIV rajeunie... Présente- « ment, *Louis Ségur* est atteint de la consomption nationale. »

C'est le propre des grandes crises, d'où doit surgir un nouvel idéal politique ou social, de désorienter ainsi les esprits les plus clairvoyants et de fausser les caractères les plus droits.



## III

Les nombreux lecteurs que M. Maugras a eu récemment la bonne fortune d'intéresser et de charmer ne me pardonneraient pas de ne pas mentionner ici le nom de Lauzun, bien que nous ne sachions jusqu'à présent de ses relations avec Catherine que le peu qu'il en raconte dans ses Mémoires, et que ce peu dépasse encore de beaucoup les limites de la crédulité la plus indulgente. Il est allé, en 1774, en Pologne, poursuivant le double rêve de se faire aimer de la princesse Czartoryska et de se faire nommer ministre de France à Varsovie. Il peut bien avoir atteint le premier de ces buts, qui paraît avoir été d'un accès peu difficile; quand il fut assuré de ne pouvoir atteindre le second, il s'est appliqué à faire de la diplomatie hors cadre, à l'exemple de beaucoup de ses contemporains. Le Roi déclinant l'avantage de se faire représenter officiellement par lui, il s'est donné de sa propre autorité la qualité de représentant officieux de la Reine. Il a songé à négocier quelque chose comme une alliance personnelle entre cette princesse et la puissante autocratrice du Nord. Catherine aurait d'abord répondu favorablement à ses avances, jusqu'à lui remettre « des pouvoirs sans limites »; puis, se ravisant, elle lui aurait proposé d'entrer à son service. A quel titre? En lui offrant « le sort le plus élevé auquel un sujet pût prétendre » dans son empire, lisons-nous dans les Mémoires du héros. Le sort de Patiomkine alors, ou de Platon Zoubof? Et c'est devant cette brillante perspective que Marie-Antoinette se serait laissée aller à faire cette mélancolique réflexion : « L'Impé- « ratrice de Russie est bien heureuse, et je suis bien malheu- « reuse. »

Le second volume de M. Maugras nous édifiera peut-être à

ce sujet. Lauzun a écrit à Catherine : ceci est certain, en attendant mieux. Elle lui a répondu : cela est au moins probable. Il était assez dans les habitudes et dans les principes de Sémiramis de ne décourager personne. Elle a fait peu de mécontents. Le bon abbé de Lubersac lui envoyant, en 1780, le projet d'un monument à élever à Saint-Pétersbourg avec cette inscription : « *Catharina II Thetis altera* », elle n'avait garde de lui dire ce qu'elle en pensait; elle mettait le dessin — une vaste aquarelle de trois pieds et demi de large sur deux pieds et demi de haut — dans son musée, envoyait une médaille à l'auteur, et pensait à autre chose. Un Anglais, original comme il s'en trouvait alors déjà dans tous les coins de l'Europe, lord Findlater, habitant la Saxe dont ses excentricités et ses largesses faisaient également le bonheur, accomplissant tous les ans une cure à Carlsbad, où l'on était bien près de lui élever une statue, et professant pour la *Sémiramis du Nord* une admiration sans bornes, n'était pas plus mal accueilli. Elle ne lisait pas toujours les projets de reconstitution de l'Europe qu'il lui adressait par l'intermédiaire de l'inévitable *souffre-douleur,* mais elle ne dédaignait pas de recourir à sa bonne volonté toujours prête pour des sujets de moindre importance, pour le placement de ses petites-filles en Allemagne, par exemple.

Ses médailles, dont elle faisait une distribution extrêmement abondante, jusqu'à leur faire perdre ainsi un peu de leur prix, n'en étaient pas moins les bienvenues. Le cas contraire s'est cependant présenté. En 1786, le comte de Ségur recevait d'un comte de Turpin, auteur d'un ouvrage sur les *Commentaires de César,* une lettre conçue en ces termes : « Lorsque « j'ai pris la liberté d'envoyer mon ouvrage à Sa Majesté Im- « périale, je n'ai eu d'autre but que de rendre hommage à ses « vertus, à ses talents et à ses connaissances, et je n'ai jamais « pensé que cet hommage dût m'attirer ni mériter un présent « de Sa Majesté Impériale... La médaille que vous voulez « bien m'annoncer, toute respectable qu'elle est venant de « la main de Sa Majesté Impériale, ne peut être acceptée par « le comte de Turpin, valût-elle cent mille écus. Il n'est pas



« dans mes principes ni dans ceux de tout gentilhomme « français de recevoir aucun présent d'une puissance étran- « gère. » Les gentilshommes de cette espèce étaient peu nombreux en France, quoi qu'en pensât l'auteur de la lettre, et Catherine n'eut pas plus de chance d'en rencontrer davantage ailleurs.